

Benoît Rayski

**COMMENT
JE SUIS DEVENU
UN SALE FRANÇAIS**

éditions du
ROCHER

Comment je suis devenu un sale Français
Bref itinéraire d'un Juif polonais né en France

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 – 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26807-989-9
ISBN epub : 978-2-26808-265-3

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

consoler de la mort d'Eugène Varlin. Il fut traîné des heures durant dans les rues escarpées de Montmartre, et je le vois encore, martyr de la Commune martyre, gravir son Golgotha. Je me souviens avoir lu chez Lissagaray que les soldats versaillais firent de « sa jeune tête méditative qui n'avait eu que des pensées fraternelles, un hachis de chair, l'œil pendant hors de l'orbite ». Varlin avait 32 ans. Il était le secrétaire français de l'Internationale et devint sous la Commune un des commissaires du pouvoir insurrectionnel. Le 28 mai 1871, à la fin de la Semaine sanglante, il fut reconnu par un prêtre et livré à la soldatesque. Son supplice prit fin, en haut de la butte, rue des Rosiers. Varlin ne pouvait plus marcher, on le portait. On l'assit pour le fusiller et, disait encore Lissagaray, « les soldats crevèrent son cadavre à coups de crosse ».

La défaite de la République espagnole m'a aussi laissé meurtri pour toujours. Là, il n'était pas nécessaire que je sonne le glas. Hemingway l'avait fait bien avant moi. Et tellement bien. Je me contentais de penser à Naftali Botwin, jeune Juif communiste et beau comme un ange, fusillé en Pologne en 1922. Un détachement yiddish des Brigades internationales portait son nom. Il fut de la dernière et désespérée offensive des républicains sur l'Èbre. Peu de survivants. Quand je n'allais pas très bien, ce qui m'arrivait parfois, je chantais à tue-tête et en espagnol *El Paso del Ebro* :

El Ejército del Ebro

Rumba la rumba la rumba bam bam !

Una noche el río pasó,

¡ Ay, Carmela ! ¡ ay, Carmela !

Y a las tropas invasoras

Rumba la rumba la rumba bam bam !

Buena paliza les dió,

¡ Ay, Carmela ! ¡ ay, Carmela !

Un euphorisant de courte durée puisque la chanson avait été composée avant le tragique échec du dernier assaut de la République agonisante.

Mais de tous mes martyrs, ceux auxquels je vouais une dévotion particulière, c'était les quatre sergents de La Rochelle. Idolâtrés au XIX^e siècle, oubliés au XX^e. Et comme ils sont très peu connus, il me faut ici les raconter, car un livre, ça sert aussi à ça. En 1822, les quatre sergents, Jean-François Bories, Jean-Joseph Pommier, Marius-Claude Raoulx et Charles Goubin, vingt-six, vingt-cinq, vingt-quatre et vingt ans, furent arrêtés et accusés de conspiration contre le roi. Ils portaient dans leurs âmes pures la nostalgie de l'épopée napoléonienne, et une passion amoureuse pour la Révolution de 1789.

Ils furent guillotins le 21 septembre 1822, en place de Grève à Paris. Avant d'avoir la tête tranchée, l'un d'eux, Jean-François Bories, eut le temps de lancer le bouquet de fleurs qu'il tenait à la main à sa fiancée Françoise qui se trouvait au pied de l'échafaud. Comme Julien Sorel, il avait sa Mathilde. Et comme Julien Sorel et Mathilde de La Mole, ils étaient beaux et romantiques. La légende dit que Françoise porta toute sa vie quelques fleurs épinglées à son foulard. Les dépouilles des quatre sergents reposent au cimetière du Montparnasse où une voie porte leur nom : « allée des sergents de La Rochelle ». Mais, et c'est le cas ici, certaines tragédies finissent de façon optimiste. En 1871, pendant la Commune de Paris, des communards se rendirent au domicile d'un vieux monsieur de plus de 80 ans, l'ancien sergent Goupillon, et l'exécutèrent. C'est lui qui, en 1822, avait dénoncé ses quatre camarades...

L'acier se trempe pendant l'enfance. Et celui de mon armure fut trempé pendant des séjours en colo. Nous y étions entre

nous. Tous Juifs. Tous (ou presque) Juifs polonais. Et tous nous avons eu la chance d'avoir des parents communistes. Des colos juives. Communistes. Et c'est là que le métal brûlant se liquéfiait en longues coulées rouges réussissant un alliage qui pour toujours nous permettrait de marcher la tête haute. Le peu que je sais sur Varlin, sur les pendus de Chicago et sur les quatre sergents, je l'ai appris là-bas.

Il m'en reste quelque chose.

Surtout les chansons. Nous avons perdu toutes les guerres, mené des combats inutiles et fallacieux, livré des batailles au nom d'une vérité qui n'était pas la vérité. Mais c'est quand même nous qui avons les plus belles chansons. Elles avaient été soigneusement sélectionnées par nos moniteurs : chansons yiddish, chansons révolutionnaires, chansons populaires françaises. Car nous étions aussi – du moins le voulait-on – le peuple de France.

Quand la mer a reflué, le ressac, laissant apparaître la bouillie sanglante des corps sacrifiés aux dieux de la Révolution, quand la cathédrale que j'avais amoureusement bâtie est devenue cendre et poussière, quand le diamant factice revint à sa vérité première, celle d'une misérable verroterie, tout mourut, sauf les chansons. Je les ai gardées. Belles. Naïves. Niaises. Idiotes.

Un bloc qui se refuse à tout tri. Je les chantonne encore. Doucement. De toute façon, les voûtes de la cathédrale ne sont plus là pour qu'elles résonnent. Et tant pis si du *Magnificat*, elles sont passées au *De profundis*. J'ai du plaisir à les écrire ici et j'aurai du bonheur à les voir imprimées.

Les juives d'abord, que nous chantions en yiddish, grâce à une transcription phonétique, car pour la plupart, nous ne le parlions pas.

Arum arum dem fayer,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand Mohammed est sorti de force de sa voiture par une bande de « jeunes » accourus de la cité voisine et battu jusqu'à ce que mort s'ensuive, c'est quoi ? De la délinquance ? Un désir de « revanche sociale » ? Quand des filles sont violées par certains, c'est quoi ? De la délinquance ? Une protestation contre les menus à cent-quatre-vingts euros ? Non, on n'a pas violé les jeunes bourges de Neuilly. C'est trop loin. Quand les voitures brûlent, à Trappes, au Mirail, à Villeurbanne et à La Courneuve le soir du Nouvel An, c'est quoi ? De la délinquance ? L'expression d'un désir de « revanche sociale » ? Non. On n'est pas allé brûler les Rolls et les Mercedes des beaux quartiers : c'est aussi trop loin.

La délinquance a certainement aussi, n'en doutons pas, des causes sociales. Elles peuvent et doivent être étudiées. Mais la violence ? Mais la haine ? Celle qui tue pour un mot ? Pour un regard ? Pour un geste ? Pour une clope refusée ? Pierre Joxe croit-il que c'est l'expression d'une volonté de « revanche sociale » ? Imagine-t-il que si les restaurants affichaient des menus à 18 euros, ces « incivilités » (c'est sans doute comme ça qu'il pense et qu'il parle) cesseraient ? Sur un vieux vinyle rayé, la pointe s'est bloquée sur le même sillon. Et on entend, encore et toujours, les mêmes mots : « C'est la faute aux riches, c'est la faute aux riches, c'est la faute aux riches. »

Et ainsi, la canaille du 9-3 s'en va, le cœur léger, fracasser un crâne pour un portable ou un sac à main.

– Eh ! M'sieur l'inspecteur ! Pourquoi qu'c'est moi qu'vous faites chier et pas Mme Bettencourt ?

Il y a des moments dans l'histoire où certaines choses, pendant longtemps acceptées ou subies, deviennent insupportables. Un homme, des hommes, des êtres pacifiques, citoyens respectueux des lois, entrent alors sans retenue, la rage aidant, dans la mêlée. Avec violence, sans pitié, et peut-être sans

discernement. Un jour peut-être – un crime de trop, un viol de trop, une émeute de trop – il y aura ça en France. J'ai revu *Taxi Driver*, sans doute le plus beau et le plus bouleversant des films de Martin Scorsese. Il a plus de trente ans, et son impact dévastateur est resté intact. On y voit un chauffeur de taxi qui sillonne New York la nuit. La métropole américaine, c'est Sodome et Gomorrhe. Du sang, du sexe, de la violence, de la haine. Un bal tragique où se côtoient camés, proxénètes, assassins, prostitués mineurs et voyous. Face à cette pourriture envahissante, le chauffeur de taxi sombre dans la folie.

Il va nettoyer, purifier et tuer. Un justicier ? Non, un rédempteur. Car le film de Scorsese est profondément christique. Dans les mêmes années que *Taxi Driver* fut tourné un autre film, *New York 1997*. Là, pas de rédempteur. Pas d'extermination des méchants et du mal. Juste l'isolement le plus absolu. Des centaines de milliers d'êtres corrompus et malfaisants sont parqués sur l'île de Manhattan, devenue le réceptacle de tout ce que la ville compte de glauque et de moisi. Tueurs, voleurs, trafiquants de drogue. Un gigantesque dépôt d'ordures... Et tout autour, l'eau. Et des hélicoptères prêts à éliminer quiconque tenteraient de sortir de ce purgatoire mérité. Mais bien sûr, l'apocalypse n'est pas toujours inéluctable.

Chapitre 4

J'aime la France. La gauche ne l'aime pas. Julie non plus. Elles m'ont quitté toutes les deux. De la même façon. Et pour les mêmes raisons. Je la fréquentais en toute amitié. Et un chauffeur de taxi nous a liés pour longtemps. Pressés pour un rendez-vous ou pour une séance de cinéma, je ne sais plus, nous avions hélé en pleine rue un véhicule. Il s'arrêta. Nous étions contents, nous allions être à l'heure. Dans le taxi, et à mi-distance de notre lieu de destination, je portais mon regard sur le tableau de bord. Un carton y était collé avec de grosses lettres écrites au feutre. « J'ai été agressé hier. C'était un Noir. » Je dis au chauffeur de taxi :

– Arrêtez-nous immédiatement.

– Mais vous n'êtes pas arrivés, protesta-t-il.

J'élevais la voix :

– Peu importe, j'ai dit ici !

Nous descendîmes. Et, bien sûr, je ne payais pas. Julie me lança un regard où il y avait de la reconnaissance mêlée à de l'admiration.

Je profitais aussitôt de cet avantage et nous passâmes quelque temps ensemble. Julie était gentiment colorée. Un père noir, une mère blanche. En bon français, une métisse. Sur le sujet, elle était intarissable. Et avait lu sur la question plein de livres savants. Et aussi, les inévitables Aimé Césaire, Léopold Sedar Senghor, Raphaël Confiant et des auteurs antillais parfaitement inconnus de moi. Je sus tout sur les métisses, sur les quarterons et les quarteronnes, sur les chabins et les chabines, sur les nègres marrons et sur les Indiens caraïbes que nous avons massacrés. L'esclavage et ses horreurs avaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 6

Une émouvante légende talmudique dit que le nouveau-né sait tout. Il porte en lui la connaissance de tous les mystères de la vie. Le monde, l'histoire, le passé, l'univers... Rien n'est une énigme pour lui. Puis, un ange passe et lui dit « chut » en appuyant doucement son doigt sur les lèvres de l'enfant. D'où le petit sillon qui se niche entre notre bouche et notre nez. Le doigt de l'ange efface tout et le nouveau-né devient vierge de toute mémoire. Il ne sait plus rien. Libre du fardeau de la connaissance, il pourra tout apprendre.

Tout est dans le Talmud. Tout aussi est ailleurs. Perchée sur les épaules de Darwin, la voix chaleureuse de Jean-Claude Ameisen complète avec douceur ce que dit le Talmud.

« Avant de naître à nous-mêmes, nous sommes nés aux autres. Pour les autres, par les autres. Sans doute, le doigt de l'ange n'appuie pas toujours assez fort... Nous sommes faits de l'empreinte de ceux qui nous ont précédés. On peut évidemment s'acharner à effacer cette empreinte. Revêtir une nouvelle défroque pour cacher une peau dont nous aurions honte. On peut... Un déguisement qui est celui de la servitude volontaire. »

Ameisen appelle cela « l'amnésie infantile », l'incapacité qui est la nôtre de nous souvenir consciemment de ce que nous avons vécu dans notre toute petite enfance et, avant, dans le ventre de nos mères. Mais le doigt de l'ange se contente parfois d'un effleurement qui rend inachevée sa mission. Car il existe une mémoire d'outre-enfance. Le nouveau-né sait des choses que sa raison ignore. Il réagit différemment à la voix de sa mère qu'à celle de la sage-femme qui l'a délivré. Le nouveau-né chinois, peul, arabe, adopté dès les premières heures de sa vie

par des Européens, entendra des mois, des années après, les sons d'origine maternelle qui ont résonné dans le fœtus qu'il était. Et, miracle de la mémoire, il réagira d'une façon caractéristique. Tout s'oublie, rien ne se perd.

Depuis toujours, et donc pendant que j'étais dans son ventre, ma mère chantait une chanson russe qui existe aussi en yiddish. Mais c'est en russe qu'elle la chantait.

« *Gdie j eta oulitsa / Gdie j etot dom / Gdie j eta dievotchka, chto ia vlioublion.*

Où est cette rue / Où est cette maison / Où est cette fille que j'aimais.

Vot eta oulitsa / Vot etot dom / Vot eta dievotchka, chto ia vlioublion.

Voici cette rue / Voici cette maison / Voici cette fille que j'aimais. »

La chanson commence par une interrogation triste. Elle finit bien. Je suis Christophe Colomb. Voici la rue : allée des Acacias à La Baule. Voici la maison : la villa des Bertrand au numéro 25. Voici la fille : Vinca. Le doigt de l'ange a presque tout effacé chez moi, mais pas *Gdie j eta dievotchka, chto ia vlioublion*. Mais pour dire vrai, je n'aimais pas Vinca. Je la voulais. D'ailleurs, elle m'était promise depuis toujours. Manquait juste, pour parfaire mon titre de propriété, que je lui prenne ce qu'elle avait encore à quinze ans. Vinca était pour moi, elle le savait. Elle savait aussi que c'est moi qui déciderais du jour et de l'heure. Il suffirait que je serre un peu fort son poignet dans ma main et elle accepterait de cesser d'être vierge. Comme c'était acquis, je ne manifestais aucune impatience.

Je regardais Vinca. Je regardais la France. J'empilais les unes sur les autres les cartes postales d'un pays dont j'aurais aimé serrer le poignet pour le forcer à m'obéir. Des femmes belles et terrifiantes (elles avaient trente ans) dans leur robe moulante et leur chapeau toujours incliné sur la tête. Des

hommes sportifs, aux cheveux soigneusement lissés qui, par-dessus le filet tendu, envoyaient des balles à leurs partenaires. Elles couraient, l'élan soulevant leur jupette blanche, autorisées qu'elles étaient par les règles du tennis à montrer leur culotte de la même couleur.

J'y ai mis du temps. Mais cette France-là, je l'ai enfin. Elle date, paraît-il. Vinca est morte depuis longtemps. Elle a dû épouser un ingénieur sorti de l'École des Mines ou d'un X quelconque. Pas un normalien car, dans sa famille, on se méfiait de cette engeance raisonneuse, souvent enjuivée, qui déposait son bagage intellectuel aux pieds de la gauche. Mais les cartes postales, bien que jaunies par le temps, restent éternellement jeunes.

« A-t-elle fini de grandir ? Il est temps qu'elle s'arrête. Elle n'a pas plus de chair que l'autre année. [...] Elle a les joues et les mains noires de hâle, le cou blanc comme lait sous ses cheveux, le sourire contraint, le rire éclatant, et si elle ferme étroitement, sur une gorge absente, blousons et chandails, elle tresse jupe et culotte pour descendre à l'eau. »

C'est peut-être l'an prochain qu'elle tombera à mes pieds et qu'elle me dira des paroles de femme.

« “Phil ! Ne sois pas méchant... Je t'aime, Phil, fais de moi ce que tu voudras... Parle-moi, Phil...” Mais cette année, elle garde encore la dignité revêche des enfants, elle résiste, et Phil n'aime pas cette résistance. »

Comme Phil, et las d'attendre comme lui, je me suis soumis à Mme Dalleray, la Dame Blanche. Elle m'a invité chez elle. D'une main, elle a saisi mon poignet. De l'autre main, elle a relevé jusqu'au coude ma manche. Mme Dalleray a fait exactement ce que je voulais faire avec Vinca. Je lui ai dit :

– Laissez-moi !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle apparaît sous l'aspect de celle de Milo, sauvagement amputée de ses deux bras, mais toujours belle pour ce qui n'a pas été, chez elle, abîmé. France, je t'avais oubliée et ma main s'est desséchée... Je te retrouve maintenant en espérant que tu ne m'en voudras pas de t'avoir – par orgueil – délaissée.

La France est un poème : il est d'Aragon. La France est une forêt : elle s'appelle Brocéliande. De son poème, écrit en 1942, Aragon précise ainsi le sens :

« Une forêt où les sorciers de Vichy et les dragons de Germanie avaient donné à toutes les paroles une valeur pervertie incantatoire, rien ne s'appelait plus de son nom, et toute grandeur était avilie, toute vertu bafouée, persécutée. »

France 1942, France 2015... Les sorciers et les dragons ne sont plus les mêmes. D'autres sorciers et d'autres dragons sont venus pour que « rien ne s'appelle plus de son nom ». C'est excessif et violent ? Bien sûr, mais c'est. Le poème dit ceci :

*Les rêves de chez nous sont mis en quarantaine
Mais le bel autrefois habite le présent
Le chèvrefeuille naît du cœur des sépultures
Et l'herbe se souvient au soir des vers luisants [...]
Brocéliande brune et blonde entre nos bras
Brocéliande bleue où brille le nom celte
Et tracent les sorciers leurs abracadabra.*

Chez Aragon, la couleur verte revient maintes fois. Elle désigne ceux qui ont mis en quarantaine « les rêves de chez nous ». « Sauterelles », « vent vert », « ailes vertes » : la couleur des uniformes des soldats allemands. En 2015, un autre vert déploie ses oriflammes apportées par les vents de sable du désert. Moi, j'aime le vert des arbres. Il me faut aller à

Brocéliande. Ici, c'est la France « où souffle l'esprit » d'après Barrès que le communiste Aragon ne détestait pas. Belle Brocéliande qui porte un nom de fiancée. Je te salue et que le fruit de tes entrailles soit béni... Tu t'es appelée d'abord *Brecheliant* (du Celtique *brec'h*, paraît-il, qui veut dire « colline »). Puis les siècles t'ont fait passer de l'âge ingrat à celui d'une éternelle et belle adolescente couronnée par le magique : Brocéliande. Innombrables ont été tes amoureux : Robert Wace au XII^e siècle, Chrestien de Troyes, puis Barrès, puis Aragon. Nombreux furent ceux qui se réclamèrent de ta belle lignée. Les Rohan, follement imbus d'eux-mêmes, se prétendaient descendants du roi Arthur. Les comtes de Laval persistèrent longtemps à s'appeler seigneurs de Brocéliande sans qu'aucun parchemin ne vienne attester leur titre de propriété.

En vérité, Brocéliande ne peut appartenir qu'à l'humble visiteur qui arpente avec enchantement le val de sans retour. Et là, je refuse les avances de la fée Morgane, ensorceleuse et sorcière. Et, timide et soumis, je m'approche de la belle Viviane. Je m'appelle Lancelot, je m'appelle Arthur.

Dans la brume matinale, j'entraperçois un lac. Et un château. Je devine son existence. Car rien ne me dit qu'il est réel. C'est Merlin qui en fut l'architecte. Amoureux de Viviane, il s'est employé à la dissimuler au regard des humains. Pour elle, il a trouvé une châtre digne de ce diamant : un palais de cristal où elle va demeurer. Pour elle, il a plongé le château au fond du lac qui lui-même n'est qu'illusion. Seuls quelques élus trouveront grâce aux yeux de la fée Viviane et seront autorisés à voir le château de cristal. La France est ce château de cristal.

Dans la forêt, des animaux fantastiques parcourent les taillis et les sentiers. Ils crachent de l'or. Des chiens et des juments de nuit entraînent les imprudents vers les cauchemars de l'enfer.

Pourquoi aurais-je peur ? Je suis chez moi ici. Au bord du Rauco, des lavandières – leur beauté est celle du diable – battent le linge. Des linceuls souillés ! Je m’empresse de les aider à tordre leurs loques. Et elles m’entraînent dans le ruisseau d’où je ne reviendrai jamais. Peu importe. Elles sont belles à en mourir.

La France est une église. Celle qui, à Rocamadour, tente de monter jusqu’au ciel. Les pèlerins s’y pressent pour reprendre un peu de foi. Et ils continuent leur route jusqu’à Saint-Jacques-de-Compostelle, célébrée par la chrétienté, au même titre que Jérusalem et Rome. La basilique de Rocamadour est délicatement posée sur un rocher. « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon église... » Les pyramides furent érigées dans la peine et la souffrance par des dizaines de milliers d’esclaves menés au fouet. La falaise de Rocamadour est haute, bien plus haute que les constructions de l’ancienne Égypte. Il a fallu la gravir en portant le poids énorme des pierres et des bois de charpente. Ce fut fait par des hommes libres et fiers que Charles Péguy a su honorer dans leur dignité.

Sur la route de Chartres – c’était son pèlerinage – le poète marchait en plein soleil. Il croisa sur le bord de la chaussée un homme qui cassait des pierres. Ce qu’il est convenu d’appeler un pauvre hère. Décharné, triste.

– Mais que faites-vous, mon brave ?

– Comme vous voyez, je casse des pierres. C’est un travail de sous-homme. Je suis un sous-homme.

Quelques kilomètres plus loin, un autre homme se livrait à la même activité. Il paraissait moins abîmé que le précédent.

– Que faites-vous ?

– Je casse des pierres. C’est un travail affreux, mais je suis assez content de l’avoir pour nourrir ma femme et mes enfants.

Plus loin encore, Péguy passa devant un troisième

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nos clercs sont de petits, tout petits clercs. Journalistes ânonnant des mots passe-partout, experts, sociologues et spécialistes, tous munis du même moulin à prières. Ils ont trahi comme ceux dénoncés naguère par Julien Benda. Il raconte un moment de la vie de Tolstoï :

« Étant officier et voyant, lors d'une marche, un de ses collègues frapper un homme qui s'écartait du rang, il lui dit : "N'êtes-vous pas honteux de traiter ainsi un de vos semblables ? Vous n'avez donc pas lu l'Évangile ?" À quoi l'autre répondit : "Vous n'avez donc pas lu les règlements militaires ?" Cette réponse est celle que s'attira le spirituel qui veut régir le temporel. Elle me paraît fort sage. Ceux qui conduisent les hommes à la conquête des choses n'ont que faire de la justice et de la charité. Toutefois, il me semble important qu'il existe des hommes, même si on les bafoue, qui conviennent leurs semblables à d'autres religions qu'à celle du temporel. Or, ceux qui avaient la charge de ce rôle, et que j'appelle les clercs, non seulement ne le tiennent plus, mais tiennent le rôle contraire. »

Une autre définition, bien plus cruelle, de ce que sont nos petits clercs. Elle est de Marx, expliquant ce qu'il appelle le *lumpenprolétariat* (en allemand, *lumpen* veut dire « haillons », « chiffons », « loques »), le sous-prolétariat donc.

Karl Marx est bien plus précis et méprisant dans son *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte. Le lumpenprolétariat ?*

« Des roués ruinés et n'ayant ni ressource, ni origine connue, les rebuts et laissés-pour-compte de toutes les classes sociales, vagabonds échappés des casernes et des bagnes, escrocs, saltimbanques, escamoteurs et pickpockets, joueurs, maquereaux, écrivassiers, soûlographes sordides, mendiants. »

Nous y sommes avec nos *lumpen-intellectuels*, nos sous-intellectuels, nos écrivassiers. Ils plastronnent avec l'arrogance des parvenus et des nouveaux riches. Et on les écoute. Comment en serait-il autrement puisqu'on n'entend qu'eux ? Après les

attentats de janvier, on a vu augmenter le nombre de Français estimant que l'islam était compatible avec la démocratie. Au même moment, un nombre grandissant d'entre eux a jugé qu'il convenait de s'abstenir de caricaturer le Prophète. Curieux ? Pas vraiment. Bénie par les sous-intellectuels et les écrivassiers, sainte Pétoche était devenue reine de France.

Oui, ici il fait gris. Je suis français. Toutes les pages de mon livre témoignent en tout cas de mon désir de l'être. Et pour l'être, je suis parti à Brocéliande rejoindre Viviane dans son palais de cristal. J'y suis bien.

Table des matières

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France